

LE POÈTE TOMBE
LE MASQUE

Nicolas Ancion

On le croyait mort, enterré, oublié, mais c'était sans compter sur sa propension à réapparaître précisément là où on ne l'attend pas. C'est au bord d'un balcon, les pieds flottant dans le vide, qu'on a retrouvé le poète, soliloquant comme à son habitude.

Je ne porterai pas de masque, s'offusque le poète
Au contraire
Je voudrais les voir tomber
Tous
Les uns avant les autres
Comme on abat les boîtes de conserve
Au jeu de massacre
Je voudrais que les masques en tissu en plastique en commande
En attente en transit en réassort en peau de fesses humaines
Tombent
Les vrais visages me manquent
Les inconnus surtout
Ceux que l'on croise en rue dans le bus dans le train
Dans la salle d'attente du médecin
Les visages inconnus
Aux formes mal foutues aux traits si imparfaits
Que le regard s'y perd
Gagné par le doute
Le doute aussi me manque
C'est une certitude
Les discours me fatiguent
Les ordonnances les recommandations
Les attestations dérogatoires et les gestes barrières
Les gestes clôtures
Derrière lesquels on se terre
On s'enferme
À petit feu
Pierre Papier Ciseaux
Ciseaux un peu
Papiers beaucoup
Et grosse pierre en travers de la gorge
La distanciation sociale c'est un peu plus d'un mètre cinquante
Aux dernières nouvelles
Six pieds sous terre en d'autres mots en d'autres lieux
Juste de quoi crever pour de bon
Chacun dans sa merde replié comme un mètre roulant
Dans sa coquille à ressort

Je ne porterai pas de masque, insiste le poète
Sauf si on me l'interdit
Surtout si c'est pour contribuer à sauver
Cette mascarade en plastique moulé
Importée d'Asie par avion et cotée à Wall Street
La croissance à deux chiffres
La comptabilité à deux balles
Et ses applications
Je ne veux pas sauver l'économie, s'énerve le poète
Je demande qu'elle sombre corps et bien
Et qu'avec elle se noient tous ceux qui la défendent et croient
Dur et fiers
Croix de bois croix de fer si je mens...
Que l'avenir
C'est l'Enfer sur Terre
Qu'ils se noient et que les eaux montent bien haut
Pour recouvrir tout ça
Les petites habitudes d'usuriers qu'on appelle bons comptes
Et font les bons amis
Mais ne profitent qu'à ceux qui ont bien mal acquis
Et bien accumulé
Qu'ils se noient sous des océans de dettes
Que le feu les emporte que le vent les consume
Que la langue de bois se fasse sciure
Et bouffe la bouche de ceux qui la pratiquent
Dans les hémicycles et les journaux télévisés
Que leurs yeux trop aveugles pour voir le monde
Tombent de leurs orbites et roulent
Lentement, lentement, sur la pente du monde
Si plat
Si désert
Silencieux
Je les regarderai passer en riant
De ma fenêtre de mon balcon
Où je n'applaudis pas

Il n'y a pas de quoi être fiers, insiste le poète
Affronter le virus sauver les vies vider la mer du bout des dents
À corps perdu
Pour que tout recommence
À quoi bon ?
Pour que les mêmes conservent les commandes
Et leurs fesses avachies sur les places bien chaudes
Main dans la main avec les moussaillons d'industrie
Les pharmaciens mondains les forgerons de canons
Les imprimeurs de bourse les fossoyeurs à grande échelle
Les algorithmes et leurs données en vrac

Il n'y a pas de quoi être fiers, oh que non
Dénoncer les conneries des autres ne nous rend pas moins bêtes
Pas moins veaux
Et pas moins paresseux, surtout,
Avec nos avis sur tout pondus à la minute
Comme on se cuit un œuf
Comme on lâche une vessie
Avec nos indignations nos récriminations
Et nos petits nombrils qui refusent de voir
Que ce monde se fait vieux
Qu'il a les mains trop sales
La respiration rauque
Et les bronches encombrées

Il n'y a pas de quoi être fiers, pas du tout,
De vouloir tout rouvrir qui se vend qui se loue
De vouloir repartir du même pied en chantant
Droit vers la tombe
Mais à plus vive allure
Pour rattraper le temps perdu
Je voudrais dire merci mille fois merci
Mais avec des mots qui sonnent juste
À tous ceux qui ont tenu bon
Parce qu'ils n'avaient pas le choix
Ceux-là ont cent fois plus de mérite
Je crois
À veiller dans leur guérite au bon écoulement des rivières
À charger dans leurs camions les tonnes de déchets
À vider les pannes et les pissotières
À changer les couches à veiller sur la centrale
Pour que ça ne pète pas trop vite
Ce sont eux qui nous ont évité le pire
Je crois

Mais je ne sais pas grand-chose
Et depuis si longtemps
Que je finis par me dire que c'est une sorte de vérité
L'ignorance qui perdure
Une vérité friable soumise à péremption
Mais oh combien plus forte qu'un discours à la nation
Qui se voit contredire en deux jours en deux mois
Par les faits par les gestes ou même par les émois
Par les revirements surtout
Demi-tours et marche-arrière
Surplace aussi

Je crois, confesse le poète
Aimer plus que tout
Plus que tout oui vraiment
La contradiction
Mais quand elle sort du cœur
Pas celle qu'on brandit comme solution
Quand le calcul est faux incomplet mal ficelé
La contradiction est une valeur plus humaine que les autres
Car les maths du moins celles dont on tire la gestion
Les calculs les règles d'or les intérêts de retard
Ne peuvent pas la souffrir
Il n'y a qu'une vérité, prêchent-ils
– les ignares, les bons à rien, les comptables,
qui se font passer pour experts à force de mouiller leur doigt
et de pisser à contrevent sur leurs propres godasses
Moches et cirées mais qui coûtent un bras pour chaque pied

En prétendant changer de monde
Ils ne changent en rien
Si ce n'est de discours
Un masque vient en remplacer d'autres
Mais les principes restent
On les connaît, on les reconnaîtrait même les yeux fermés
Travailler travailler travailler
À en crever si ça semble nécessaire aux yeux de ceux qui comptent
Sur leurs bouliers
Sur les maillons de leurs chaînes
De production
De télévision
Pour mieux forcer les autres à turbiner

Je m'égare, je m'égare, se reprend le poète
Mais il n'y a plus de trains
Et plus de passagers
Chacun dans sa voiture pour contribuer au grand redémarrage
Des masques, il en faudra contre les gaz d'échappement
Mais on n'échappe pas vraiment aux gaz qui polluent
On les retrouve chez soi tous les soirs en rentrant
Tapis sous les tapis
Glissés par les serrures et les dessous de porte
On en fabrique aussi
Rencognés sous les couettes
Dans l'ombre dans les replis des draps
Dans le repli sur soi

La pollution, c'est vous, c'est moi, écrit encore le poète, toujours aussi remonté
À force de gigoter de geindre de s'égosiller
Sur nos claviers sur nos écrans sur les paliers
Nous ajoutons du bruit au bruit
Nous remuons sur place sans jamais avancer
Vers où voudrions nous aller, d'ailleurs ? se demande le poète
Qui n'a pas plus trouvé de réponse à cette question qu'aux autres
Vers où voudrions nous aller ?
Ailleurs, bien sûr. Mais où ?
Qui peut encore rêver quand le rêve lui-même s'est laissé acheter ?

Je pose la question, gribouille le poète, mais je serais bien embêté de connaître la réponse
Je n'aimerais pas qu'on me la pose, à vrai dire, songe-t-il honteusement
Avant de réchauffer dans un poêlon les restes de la veille
Ni très bons ni copieux
Des restes encore des restes
D'un festin qui n'a jamais eu lieu
Au moins je suis chez moi et personne n'assiste à ma pauvre malbouffe
Écrit encore le poète, sur le dos du ticket du super
Il ne paie que par carte
Sans contact
Sans la bise
Mais avec le sourire
Son éternel sourire
Derrière le masque de la mort qui ne le quitte plus
Perchée sur son épaule
Penchée sur son clavier

Je m'égare, mais je sais où je voudrais aller, se reprend le poète
S'il faut vraiment porter un masque
Qu'on sorte les fanfares
Les majorettes
Les confettis
Je réclame que soit renommé Grand Carnaval
Tout le bazar : la bourse et les agences de notation
Les prêts, les salaires, les intérêt bancaires
Les mutuelles, les allocations, les aides qui n'en sont pas
Et prolongent la misère de génération en génération

Grand Carnaval la relance économique
Grand Carnaval le monde de demain cuisiné avec les recettes d'hier
Par les bras cassés de toujours
Grand Carnaval le retour à l'école, à la caserne, au turbin
Que les hommes portent des jupes et les filles les garçons sur leurs épaules
Qu'on inverse les rôles et qu'on envoie les râleurs bouffer le riz des sans-papiers et dormir
sous des tentes alors qu'il pleut des cordes à sauter par la fenêtre
Qu'on inverse les rôles et qu'on envoie les beaufs manifester pour leurs libertés de mâles
blancs puis se faire matraquer gazer et harceler sur le chemin du retour

Qu'on inverse les rôles et que les soignants trouvent une raison, une seule, d'applaudir les gestionnaires publics à la fin d'une journée
Ne serait-ce qu'une fois

Je ne porterai pas d'autre masque que celui du poète
Conclut soudain le poète en s'arrachant d'un coup sec toute la peau du visage
Comme on se débarrasse d'un pansement
Il saigne un peu mais pas trop
Il n'existe pas vraiment le poète, il n'est jamais que des mots
Alignés sur la page
Comme Tintin comme Milou, mais sans les dessins les couleurs
En noir et blanc
Comme Tintin au Congo, plutôt
Milou ou Pluto ?
Peu importe, le poète sans visage
A enfilé un masque de Mickey
Des gants de boxe
Un maillot à rayures
Il faut qu'il file chercher des trucs
De la farine du PQ une tondeuse à cheveux
Il faut qu'il arrive avant la fermeture
Qu'il fasse la file comme tout le monde
S'il veut manger autre chose
Que les pissenlits par la racine
Et les œuvres complètes du poète inconnu
Revues et corrigées par son propre génie
Éditées par lui-même
Sous vos applaudissements, Madame, Monsieur
Et dans l'indifférence
Le poète masqué se fond dans la rue vide
Le voilà détalé
Dérobé comme une porte
Il n'est déjà plus là
Invisible et redoutable comme un virus, pense-t-il dans la file d'attente
Insignifiant et illisible surtout lui répondent en riant
Les lecteurs qu'il n'a pas
Avant de refermer le livre
En silence
Et de s'éloigner
À pas feutrés
De ce théâtre déserté
Où la scène paraît soudain bien vide

Et nous, alors ? se récrient à voix basse, les lourds rideaux noirs
Que personne n'écoute

Nicolas Ancion

- Tous droits réservés -

Ce texte a été écrit en avril 2020 dans le cadre de la série de commandes « Confinement », une initiative du Centre des Écritures Dramatiques Wallonie-Bruxelles, en partenariat avec Pierre de Lune, Centre Scénique Jeunes Publics de Bruxelles.

